

L'explosion de ce sentiment comprimé depuis un demi-siècle sur les lèvres et dans le cœur d'une partie de la génération était faite. Le reste des citoyens l'entendit. ceux-ci avec une terreur secrète, ceux-là avec étonnement, le plus grand nombre avec ce sentiment de joie confuse et pour ainsi dire machinale qui salue les grandes nouveautés. tous sans opposition et sans murmure comme un dénouement quelconque, faisant tomber les armes des mains des combattants, soulageant les cœurs des citoyens du poids d'anxiété et de douleur qui pesait depuis trois jours sur l'âme de ce peuple. Si la République n'eût été proclamée que par le parti républicain, elle eût inspiré cette humiliation et cette angoisse qu'inspire toujours aux citoyens impartiaux le triomphe d'une faction. Elle eût été repoussée peut-être avant la fin de la nuit par la répugnance de la garde nationale. L'Hôtel de Ville aurait été certainement déserté en tous cas par tous ceux qui ne tenaient pas à la faction républicaine. On aurait laissé la république sous la responsabilité de ses auteurs. Cette désertion de la garde nationale de la partie modérée de la population aurait montré la République dans un isolement qui l'aurait rendue ombrageuse. mais les noms impartiaux de Dupont de l'Eure, d'Arago, de Lamartine, de Marie, de Crémieux, de Garnier-Pagès qu'on savait étrangers à toute faction, ennemis de tout excès, inflexibles

à toute violence rassuraient l'esprit de la ville et montraient en perspective dans la République signée de leurs mains, non les souvenirs sinistres du passé mais les horizons pleins de prestige de droits de sécurité et d'espérance pour l'avenir inconnu dans lequel on entraît de confiance sur la foi de la nécessité.

## XI.

Une fois la République proclamée le gouvernement et l'Hôtel de Ville parurent un moment respirer, comme si un air vital nouveau eût soufflé du ciel sur cette fournaise d'hommes. l'incertitude est le vent des passions populaires comme elle est dans les peines et dans les travaux de l'existence, la moitié du poids du cœur de l'homme.

Une partie du peuple parut se retirer pour aller emporter et répandre la grande nouvelle dans ses demeures. A l'exception de Lamartine et de Marie, la plupart des membres du gouvernement qui étaient en même temps ministres, quittèrent successivement l'Hôtel de Ville et allèrent à leur département. Ledru Rollin à l'intérieur, Arago à la marine. Les nouveaux ministres étrangers au gouvernement, tels que Goudchaux aux finances, le général Subervie à la guerre, Carnot à l'instruction publique, Bethmont au commerce, s'éloignèrent pour aller rétablir la subordination dans leur administration.



quelques-uns revinrent par intervalle pour assister au conseil du gouvernement en permanence.

Ces premières heures de la nuit furent un tumulte plutôt qu'un conseil. il fallait se lever à chaque bruit du dehors, soutenir du poids de ses épaules les portes ébranlées par les coups de crosse de fusil ou par des bras impatients de résistance, se faire jour à travers les armes nues haranguer, conjurer, subjuguier ces détachements de la multitude, les refouler moitié par l'éloquence moitié par la force, toujours par le calme du front, par la cordialité du geste, par l'énergie de l'attitude ; en détacher ainsi une partie pour combattre l'autre. puis le tumulte réprimé rentrer au milieu des acclamations qui assourdisaient l'oreille des froissements qui brisaient les membres, des embrassements qui étouffaient la respiration ; essuyer sa sueur, et reprendre sa place de sang-froid à la table du conseil pour rédiger des proclamations et des décrets, jusqu'à ce qu'un nouvel assaut vint ébranler les voûtes, secouer les portes, refouler les sentinelles, tordre les baïonnettes et rappeler les citoyens groupés autour du gouvernement et ses membres eux-mêmes aux mêmes luttés, et aux mêmes harangues, aux mêmes efforts, aux mêmes dangers.

Lamartine était presque toujours provoqué par son nom. sa taille élevée et sa voix sonore le rendaient plus apte à ces conflits avec la foule. il avait

ses vêtements en lambeaux. le col nu, les cheveux ruisselants de sueur, souillés de la poussière et de la fumée. il sortait, il rentrait, plus porté qu'escorté par des groupes de citoyens, de gardes nationaux, d'élèves des écoles, qui s'étaient attachés à ses pas sans qu'il les connût comme l'état-major du dévouement autour d'un chef sur le champ d'une révolution.

On y remarquait un jeune professeur du collège de France, Payer dont Lamartine ne savait pas même le nom, mais dont il admirait l'exaltation froide devant le danger et le recueillement au milieu du tumulte. caractère des hommes de crise. On y reconnaissait aussi un jeune homme à l'œil bleu, à la chevelure blonde, à la voix tonnante, au geste impérieux, à la stature athlétique, dominant, pérorant, rompant le sabre à la main les masses de sa poitrine et qui prit dès le premier jour, dans l'intérieur, au dehors, à pied ou à cheval, un empire magnétique sur la multitude. C'était Château Renaud.

Un jeune élève de l'École polytechnique beau, calme, muet mais toujours debout comme une statue de la réflexion dans l'action, figure qui rappelait le Bonaparte silencieux de vendémiaire.

Le docteur Sanson préposé aux soins des blessés et à l'entassement des cadavres empilés dans les cours et dans les salles basses ; Faivre jeune



médecin à la physionomie exaltée par le tourbillon de l'action et par l'idée qu'il croyait en voir jaillir comme la révélation du peuple. Ernest Grégoire orateur, diplomate et soldat des masses, propre à tout dans ces moments extrêmes où la division des facultés cesse et où la pensée la parole et la main l'intrépidité et l'adresse doivent se confondre dans un instinct aussi rapide que les mouvements, aussi multiplié que les faces d'une révolution. Un grand nombre d'autres dont les noms se trouveront dans les Pièces justificatives de cette histoire.

## XII.

Chaque membre du gouvernement provisoire présent soutenait tour à tour les mêmes assauts, subissait les mêmes fatigues, bravait les mêmes dangers, remportait les mêmes triomphes. Marie impassible et froid, toujours assis ou debout à la même place, rédigeait la plume à la main les préambules raisonnés des décrets ou les instructions aux agents de la force publique. son œil ardent et profond semblait darder sa volonté dans l'âme de la multitude. son geste impératif intimidait l'objection, subjuguait la résistance. Sa tête haute dédaigneusement tournée vers les agitateurs imposait même sans parole au tumulte.

Garnier-Pagès déjà brisé par la souffrance et par les efforts qu'il venait de faire pour conquérir et pour concentrer dans ses mains la mairie de Paris, répandait à flots sur la multitude sa voix son âme ses gestes, sa sueur. ses bras s'ouvraient et se refermaient sur sa poitrine comme pour embrasser ce peuple. la bonté, l'amour, le courage illuminaient sa physionomie pâle d'un rayon d'ardeur qui fondait les cœurs les plus exaspérés. il faisait plus que convaincre, il attendrissait. Lamartine qui ne connaissait de Garnier-Pagès jusque-là que son nom et son mérite le contemplait avec admiration. « Ménagez votre vie, économisez vos forces, « ne donnez pas toute votre âme à la fois, nous « aurons de longs jours à combattre, lui disait-il, « ne dépensez pas tout ce courage en une nuit. » Mais Garnier-Pagès ne comptait pas avec lui-même. Expirant il demandait encore des miracles à la nature. C'était le suicide de l'honnêteté. il tombe enfin d'anéantissement sur le carreau pour reposer sa poitrine déchirée et retrouver un peu de voix dans une heure de sommeil. on le couvrit de son manteau. mais la fièvre du bien public le dévorait. il ne dort pas et d'une voix rauque et cassée il ordonnait il conseillait il haranguait encore.

Duclerc qui paraissait son disciple et son émule ne quittait pas Garnier Pagès c'était un rédacteur éminent du *National* pour les questions de haute



finance et d'économie politique. Jeune, beau, grave, le regard droit le front plein, la bouche ferme il parlait peu, il n'agissait qu'à propos. réfléchi infatigable allant au but du premier coup, il précisait tout, éclairait tout, formulait tout, il avait dans les traits comme dans l'esprit plus de commandement que de persuasion. on sentait en lui l'ordre incarné impatient de sortir du désordre. il semblait épier les premiers symptômes d'un gouvernement reconstitué pour y prendre sa place naturelle à côté de son maître et de son ami. Lamartine dans les intervalles de repos se complaisait à regarder et à voir agir ce jeune homme, ressource dans l'imprévu, règle dans la confusion, décision dans l'embarras, lueur dans le chaos. Tel lui apparaissait Duclerc.

Marrast quoique moins doué par la nature pour imposer aux masses, homme d'élite plus que de place publique était imperturbable à son poste de secrétaire du gouvernement au bout de la table du conseil. S'il ne parlait pas au peuple il ne cessait pas de conseiller de diriger, et d'écrire. Sa plume rapide rédigeait du premier coup le résumé de la plus orageuse discussion. Il ajoutait à ce qui avait été dit ce qui aurait dû être dit. les considérations les plus hautes découlaient sans explosion de son esprit comme la lumière qui ne fait point de bruit tout en se répandant sur l'objet. Cet homme dont

on a voulu prendre la grâce pour de la faiblesse ne faiblit pas une minute ni du regard ni de l'attitude pendant ces longues convulsions d'une révolution dont un tronçon pouvait à chaque instant l'étouffer dans ses replis. il voyait le péril, il en souriait d'un sourire triste mais enjoué. s'attendant à tout, résigné à tout, disant au milieu du feu de ces mots spirituels mais profonds qui prouvent que l'âme joue avec le danger, tel il fut cette première nuit, tel il fut pendant la durée de la dictature.

D'autres hommes, Pagnerre, Barthelémy Saint-Hilaire, Thomas rédacteur en chef du *National*, Hetzel, Bixio, Buchez, Flottard, Recurt, Bastide presque tous les hommes de pensée de la presse de Paris devenus des hommes de main par occasion se pressaient dans l'étroite enceinte autour du gouvernement. dévoués à ses ordres, prêts au conseil, infatigables à l'œuvre, intrépides au danger. les figures s'étaient agrandies comme les caractères. la solennité du moment relevait ces visages ordinairement penchés sur la lampe de l'écrivain. les couleurs ou les rivalités d'opinions qui divisaient le matin encore ces chefs et ces armées de la presse de Paris se confondaient à présent en un commun et brûlant enthousiasme du salut public.

On distinguait au milieu d'eux à son front chauve



chargé de souvenirs révolutionnaires, à l'expression fine et contemplative de ses traits, et à la concision active de ses paroles un ancien aide de camp de Lafayette qui avait vu avorter la république dans ce même palais de 1830, qui se défiait des tribuns et des peuples, et qui semblait surveiller le foyer de la révolution. C'était Sarrans. on sentait en lui le soldat des anciennes guerres sous la république, des nouvelles idées aujourd'hui également prêt à écrire, à agir, ou à haranguer.

## XIII.

Cependant la nuit était tombée. Le bourdonnement sourd des quartiers voisins du centre tombait avec elle. Les citoyens rassurés sur l'existence d'un gouvernement actif et ferme, rappelés dans leur demeure par l'heure du repos et par le besoin de tranquilliser leur famille commençaient à s'écouler. Il ne restait plus sur la place de Grève que les bivouacs les arrière-gardes de la révolution, les combattants harassés et chancelants de froid et de vin, qui veillaient la mèche allumée autour de quatre pièces de canon chargées à mitraille, et la masse tenace exaltée, fiévreuse, insatiable d'agitation, de motions, qui campait, flottait, tumultuait, dans les cours, dans les escaliers, dans les salles de l'Hôtel de Ville.

Ces masses se composaient surtout des anciens

membres de sociétés secrètes, armée de conspirateurs de toutes les dates depuis 1815; des révolutionnaires sans repos trompés dans leurs espérances en 1830 par la révolution même qu'ils avaient faite et qui leur avait échappé; enfin des combattants des trois jours dirigés par les comités du journal la *Réforme* et qui avaient espéré que le gouvernement appartiendrait exclusivement à ceux à qui appartenait une si grande part du sang et de la victoire.

A ces trois ou quatre mille hommes animés de ressentiments et d'ambitions politiques, se joignait, mais en petit nombre encore, quelques adeptes socialistes et communistes qui voyaient dans l'explosion de la journée l'aurore d'une mine chargée sous les fondements même de l'ancienne société, et qui croyaient tenir dans leur fusil le gage de leur système et de la rénovation de l'humanité. Le reste se composait de ces forcenés qui n'ont ni système politique dans leur esprit ni chimère sociale dans le cœur, mais qui n'acceptent une révolution qu'à condition du désordre qu'elle perpétue, du sang qu'elle verse, de la terreur qu'elle inspire. Des écrivains et des démagogues à froid les avaient nourris depuis vingt ans d'admiration féroce pour les grandeurs du crime, les immolations, les massacres de la première terreur, peu nombreux, mais hommes décidés à ne reconnaître une république qu'à l'échafaud, et un gouvernement qu'à la



hache qu'il leur prêterait pour décimer les citoyens.

Enfin le flot de la journée avait jeté et la nuit avait laissé aussi à l'Hôtel de Ville une partie de cette écume en haillons de la population vicieuse des grandes capitales que les commotions soulèvent et font flotter quelques jours à la surface, jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses égouts naturels. hommes toujours entre deux vins ou entre deux sangs, qui flairent le carnage en sortant de la débauche et qui ne cessent jamais d'assiéger l'oreille du peuple qu'après qu'on leur a jeté un cadavre, ou qu'on les a balayés dans les prisons comme l'opprobre de tous les partis. c'était l'écoulement des bagnes et des cachots.

#### XIV.

Pendant que le gouvernement profitait de ces premiers moments de calme dans les rues pour multiplier ses ordres, pour régulariser ses rapports avec les différents quartiers et pour envoyer ses décrets aux départements et aux armées, ces hommes répudiés du vrai peuple dans d'autres parties de ce vaste édifice flottaient à la voix des orateurs démagogues, entre l'acceptation du nouveau gouvernement et l'installation d'autant de gouvernements qu'ils avaient de chimères, d'ambition, de fureur ou de crimes dans le cœur : des vociféra-

tions immenses s'élevaient par intervalle du fond des cours jusqu'aux oreilles du gouvernement provisoire. des décharges de coups de fusil étaient les applaudissements des motions les plus incendiaires. Ici on parlait d'arborer le drapeau rouge symbole du sang qui ne devait tarir qu'après que la peur aurait affaissé tous les ennemis du désordre. Là, de déployer le drapeau noir signe de la misère et de la dégradation de la race prolétaire ou signe de deuil d'une société souffrante qui ne devait se déclarer en paix qu'après s'être vengée de la bourgeoisie et de la propriété.

Les uns voulaient que le gouvernement fût voté par un scrutin nocturne, que ses membres ne fussent pris que parmi les combattants des barricades. Les autres que les chefs des écoles socialistes les plus effrénées y fussent seuls portés par la voix des ouvriers vainqueurs des différentes sectes. Ceux-ci demandaient que le gouvernement quel qu'il fût ne délibérât qu'en présence et sous les baïonnettes de délégués choisis par eux épurateurs et vengeurs de tous ses actes. Ceux-là que le peuple se déclarât en permanence à l'Hôtel de Ville et fût à lui-même son propre gouvernement dans une assemblée incessante où l'on voterait toutes les mesures à l'acclamation.

Le fanatisme, le délire, la fièvre, l'ivresse, jetaient au hasard ces motions sinistres ou absurdes